

Eloges du Prophète

ANTHOLOGIE DE POÉSIE RELIGIEUSE

Poèmes choisis, présentés et traduits
de l'arabe par Idrîs de Vos

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

*Maintenant qu'en ma ronde, ô Taha, j'ai glané
Mille essences d'encens consumées à ta gloire,
Et que j'ai vu, des cœurs, l'oliban condamné
A s'embraser d'ardeur sur ton haut encensoir,*

*Je dédie cette rime, écho de mon estime,
A qui participa à ton los légitime ;
Et puis j'inclus ma sève à ce bouquet et ose
Imiter par ses feux la senteur de la rose.*

IDRIS

INTRODUCTION

Le sentiment de perplexité qui devait être celui des poètes à l'abord du panégyrique du Prophète est sans doute celui qui se laisse le plus invariablement pressentir à travers leurs œuvres. Non que l'objet d'éloge soit trop peu révééré, encore moins trop peu aimé, mais c'est que le rang où l'islam place le Sceau des prophètes, et la bienséance, aussi, que le thème porte à l'extrême, rendent toute rhétorique bien impuissante. Le jeu poétique, habitué certes à dire l'indicible, n'est cependant pas fait pour décrire la perfection. L'élan poétique, s'il ne trouve pas de prise, s'essouffle et sa machine s'enraye. C'est pourquoi ces poètes courageux et nantis d'un amour profond pour l'Elu en furent souvent réduits à énoncer ses hauts faits et à recenser ses miracles. De celui-ci, au final, rien ne transparait. Et comment pourrait-il en être autrement quand la nature des hommes ne peut être décrite qu'à travers leurs traits saillants, et quand précisément ce qui caractérise le Prophète dans la conscience des musulmans est la parfaite rondeur en sa tempérance, le parfait à-propos où il place chaque vertu humaine dans ses actions.

Là où la poésie, en cet enjeu, rassembla le mieux ses forces est sans doute en ces pages où un auteur réussit à donner une forme d'homogénéité à son poème et à faire ainsi écho à l'équilibre

qui caractérise le Parfait. C'est en cela que l'Égyptien Bûsirî fut reconnu à juste titre parmi les plus grands. La poésie s'y retrouve aussi dans tous ces vers où les auteurs désespérés et désireux de sonder toujours plus loin les limites de l'emphase, ou souhaitant trouver des images nouvelles, s'aventurent et ouvrent des brèches dans le rempart de la conformité. La bienséance s'en trouve parfois quelque peu mise à l'épreuve mais, dans les actes d'amour, tout étant pardonnable, la poésie y reprend un peu d'envol pour notre bonheur. Ainsi on ne s'étonnera pas de trouver des énoncés excessifs, mais dont l'excès est dû plus au désespoir de la cause qu'au manque d'égards :

*L'éminente séance où la vertu le loge
Dispense son crédit de l'usage d'éloge.
Et bien plus, tout l'encens qu'en son nom l'homme sème
Se loue sans le savoir et s'encense soi-même !*

Ou encore :

*Je ne sais, tant je loue ses traits d'un ton brûlant,
Est-ce un éloge ou bien un poème galant !*

Ils sont foison, les vers ainsi tournés. Ils montrent bien l'embaras des auteurs acculés par leur propre sujet, cherchant une faille pour triompher du silence. Or les poètes ne se sont pas tus, bien au contraire, et leurs poèmes, tout chargés de cette vertu cardinale des peuples arabes qu'est la générosité, sont le plus souvent très longs.

LE PANÉGYRIQUE COMME THÈME

Le panégyrique a toujours été un des thèmes principaux de la poésie arabe. Il commença dans le cadre tribal antéislamique, où le poète avait la fonction sociale importante d'illustrer et

d’immortaliser les hauts faits de la tribu et de ses membres : un bon poème faisait résonner très loin leurs mérites ; et, sans ces mêmes poèmes, toute gloire, si grande fût-elle, était vouée à l’oubli.

La fonction des poètes officiels changea avec les bouleversements de structure des sociétés arabes : si leur rôle principal demeura de faire l’éloge, ils le firent désormais pour l’honneur des califes, des princes et autres gouvernants. Moins glorieux, bien que tout aussi nécessaires, ils durent désormais faire de leur poésie la marchandise qu’ils soumettaient à l’agrément de ceux-là, contre des récompenses déterminées par leurs seules appréciation et générosité.

Le thème de l’éloge du Prophète quant à lui, ne pouvant faire l’objet de commerce, se développa bien loin des cours ; on tentera d’ailleurs assez vainement, comme on le verra plus loin, de chercher dans l’œuvre des célèbres poètes “officiels” la trace de cette forme poétique. Était-ce seulement parce qu’ils n’y trouvèrent pas d’intérêt immédiat ? Était-ce parce que cela relevait à leurs yeux de l’impossible ? Était-ce inconvenant de faire l’éloge d’un autre qu’un des gouvernants dont ils étaient au service, fût-ce le Prophète ? Yûsuf al-Nabhânî, compilateur des poèmes sur ce thème, pense qu’ils ne bénéficièrent tout simplement pas du concours de la divine providence (*tawfiq*) sans lequel nul ne peut aborder cet insigne thème : Dieu ne permet de faire l’éloge de son bien-aimé Prophète qu’à ceux qu’Il agrée.

L’ÉLOGE DU PROPHÈTE

Une tradition populaire attribue le premier éloge du Prophète à son grand-père, ‘Abd al-Muttalib, qui aurait dit :

*Au jour où tu naquis, tu irradias la terre,
Et l’horizon entier s’emplit de ta lumière.*

Du vivant du Prophète, quatre poètes sont connus pour avoir défendu son honneur. Il s'agit de Hassân ibn Thâbit, Ka'b ibn Mâlik, 'Abd Allâh ibn Rawâha et Ka'b ibn Zuhayr.

Lorsque le Prophète commença son prêche, il fut pris à partie par certains poètes qui n'hésitèrent pas à le satiriser et à l'injurier. C'est là qu'interviennent ces quatre poètes dont le plus célèbre et le plus talentueux était Ka'b ibn Zuhayr. C'est à lui qu'on doit la fameuse *Burda*, ou "Tunique", nom donné à un poème¹ qui servira de modèle jusqu'à nos jours. On y trouve absolument toutes les caractéristiques et constituantes d'un poème de l'époque, y compris le prologue galant et le récit de voyage. L'éloge du Prophète proprement dit s'y résume à quelques vers, dont on retiendra surtout :

*Le Messager de Dieu est un sabre acéré,
D'un de ces fers divins de son fourreau tiré.*

Mais sa valeur réside justement dans le fait que ces quelques vers proprement laudatifs s'insèrent dans un ensemble qui reçut un suffrage suffisamment large pour passer à la postérité et devenir un modèle du genre.

Il convient de signaler à ce sujet que si le nom de *Burda* n'est pas le nom donné à tous les poèmes consacrés à l'éloge du Prophète, lesquels ont des supports très variés, il est néanmoins le plus connu. Ahmad Shawqî (1868-1932), le très célèbre poète égyptien néoclassique, a lui-même écrit une *Burda*². D'ailleurs, la *Burda* n'est pas une forme à proprement parler, car entre celle de Ka'b ibn Zuhayr et celle de Bûsîrî ou d'Ahmad Shawqî, on constate de grandes différences. C'est parce que ce poème valut à son auteur tant d'honneur que les poètes, au cours des siècles, s'ingénièrent à surpasser le poème de Ka'b et en reprirent le nom, dans l'espoir de recevoir à leur tour l'agrément du Prophète.

1. On trouvera, p. 29-31 la traduction partielle de ce poème.

2. On trouvera un poème de cet auteur p. 105-107.